

Québec français



Pour une culture québécoise

Claude Paradis

Number 99, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44227ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paradis, C. (1995). Pour une culture québécoise. *Québec français*, (99), 72–74.

Au Québec, la récente réforme de l'enseignement collégial, en enseignement du français du moins, a posé la question de la connaissance de la culture, d'un minimum de repères culturels que tout Québécois devrait recevoir lors de sa formation littéraire et linguistique. Les enseignants du français au collégial sont les premiers à reconnaître le manque de normes communes (et non le manque d'informations ni de formation) qui animaient certains de leurs cours avant la réforme. Cette réforme vient établir des normes minimales, à travers l'approche par compétences et les courants littéraires français, mais sont-ce les bonnes et à quel besoin réel répondent-elles ? Nous essaierons ici d'apporter notre compréhension et notre opinion sur ces deux éléments qui semblent former le contenant (c'est la compétence) et le contenu (ce sont les courants littéraires français) des nouveaux cours (qu'on appelle « ensembles » !) de la réforme.

POUR UNE CULTURE QUÉBÉCOISE

Il est encore difficile de mesurer la pertinence et l'impact de l'approche par compétences. Son application est précipitée et, de ce fait, encore expérimentale, c'est-à-dire floue : elle varie selon les collèges et selon les professeurs (les enseignants n'y étant pas vraiment préparés ni bien formés). Une question apparaît à prime abord : cette approche par compétences nous amènera-t-elle à trop focaliser sur un contenant au détriment d'un contenu (culturel), pourtant essentiel à l'élaboration d'une compétence ? L'approche par compétences, en permettant une standardisation rapide de l'enseignement au collégial, est loin de faire la preuve d'une compréhension plus efficace du français et de la littérature. Amener l'étudiant pendant toute une session à devenir compétent quant à l'élaboration d'une analyse littéraire (pour prendre l'exemple du premier cours, ou « ensemble ») ne garantira pas que ce dernier aura bien saisi l'œuvre dont il rendra compte dans son analyse. Être apte à analyser un poème, qu'est-ce si nous ne savons rien de la poésie et des poètes, si nous n'avons pas établi, chez l'étudiant, une tradition de lecture ? Qu'as-tu à dire (écrire) quand tu ne sais rien de général ? L'analyse littéraire (« Ensemble 1 »), la dissertation (« Ensemble 2 ») et l'essai critique (« Ensemble 3 ») sont autant de moyens pour nous aider à comprendre les œuvres et à affirmer clairement nos lectures, mais ces trois activités autour des œuvres littéraires ne devraient jamais être perçues comme des

but à atteindre, ce que prône pourtant le nouveau programme... Sinon, c'est la littérature, dans notre enseignement, qui devient le moyen d'atteindre le grand but, c'est-à-dire la compétence visée : par exemple l'analyse littéraire... Faisant cela, nous risquons d'inverser le processus de communication et d'échange d'un savoir. Ainsi, cette compétence visée - ou le fait de tant focaliser sur le contenant plutôt que sur le contenu — donne l'impression d'un « paraître » à valoriser, au détriment d'un « être » qu'on accepte de sacrifier. La comparaison vous semblera facile, mais cela ressemble tout de même au geste mécanique de mettre au chemin la « boîte bleue » de récupération pour signifier que l'on s'inquiète de l'environnement sans nous restreindre pour autant dans l'utilisation d'éléments polluants tels que la tondeuse à gazon, le souffleur à neige, le hache-feuilles, la sécheuse... La « boîte bleue » cautionne maintenant nos laisser-aller et camoufle bien notre ignorance... Au moins l'on récupère son papier ; on a atteint la compétence requise par la société pour « sauver » son environnement. C'est peu, et c'est sur ce peu qu'on veut bâtir : sur cette fameuse compétence ! Dans le cas de l'enseignement du français (comme pour plusieurs autres matières), faire d'une compétence, qui est souvent une maîtrise technique, le but définitif d'une session d'apprentissage semble absurde parce que limité et sclérosant... Il est peut-être encore trop tôt pour bien mesurer l'impact et la pertinence de cette approche par compé-

tences, mais vous conviendrez que s'inquiéter de quelque chose d'aussi mal défini et qui occupe une telle importance est sans doute des plus pertinents.

Par ailleurs, quant au *contenu* des nouveaux « ensembles », les autres normes pédagogiques minimales que la réforme a établies peuvent plus aisément être commentées, discutées, questionnées. En effet, l'enseignement des courants littéraires entraîne-t-il une vaste connaissance culturelle, une connaissance pertinente et suffisante de la culture ? Et qu'est-ce que la culture ? Qu'est-ce qu'un homme de culture ? Quelle est la culture minimale que devrait avoir croisée un Québécois moyen pour se dire *cultivé* ? Il n'est pas facile de répondre à ces questions, ni même — au risque de surprendre — de s'entendre sur les réponses qu'on tente d'apporter. Nous tablons depuis quelques années sur l'ignorance (historique notamment) des jeunes générations et nous pensons soudain que les cours de français de la nouvelle mouture contribueront à combler ce vide (n'est-ce pas ce qu'on souhaitait ?)... Mais, pour le Québécois moyen, Voltaire et les *Lumières*, l'*humanisme* de Montaigne, le *classicisme* d'un Corneille ou d'un Molière, le *marivaudage* ou le *roman courtois*, sont-ce des repères indispensables à la compréhension ou à la connaissance de qui il (Québécois) est culturellement ? Nous entendons encore ces commentaires jadis répandus que les jeunes Français, eux, connaissaient leur culture, avaient conscience de leur histoire, étaient empreints d'une certaine tradition culturelle. Est-ce cela que l'on tente d'établir ici ? Si oui, pourquoi est-ce que la culture que l'on transmet au jeune Québécois est la même que celle qui est transmise au jeune Français ? Ainsi, dans une dizaine d'années, lorsqu'un Québécois prendra contact avec un Français, il pourra aisément converser avec ce dernier des charmes de la culture française, de la richesse littéraire du Romantisme ou de la pureté d'un Ronsard par exemple... Mais, quand viendra le moment de renseigner le même Français sur la culture d'ici, le Québécois ne pourra que rappliquer avec des auteurs contemporains que son troisième et avant-dernier cours de français au collégial lui aura permis de survoler en vrac... L'histoire de cette culture littéraire, ses sources en territoire nord-américain, sera occultée

et on résumera le tout par un « je ne sais trop car il n'y avait sans doute rien de bon ». Eudore Éventurel, Laure Conan, Paul Morin, Albert Laberge, Jean Aubert Loranger, Félix-Antoine Savard, Claude-Henri Grignon et même Émile Nelligan peut-être et tant d'autres auront été gardés dans le silence honteux de l'oubli ! Comme toujours, le Québécois sera confiné à une non-culture (comme à un non-poème, dirait Miron), à l'aliénation de sa propre culture, et ce grâce à l'enseignement qu'il aura reçu en son propre pays... Pourtant, la culture est probablement ce qui nous particularise, ce qui nous forme, ce qui, aussi, instaure entre nous une tradition. Il faut aussi savoir distinguer : une tradition n'est pas le conformisme, une tradition requiert mobilité et souplesse. Elle s'adapte aux besoins du moment plus qu'on ne l'imagine ; la tradition évolue, change. Mais ici, on tue la tradition en l'empêchant de s'établir.

Si l'on porte bien attention à cet exposé, on remarquera sans doute n'arri-

Il y a plus ! Écologiquement, pour prévenir la pollution, on nous enseigne la responsabilité individuelle : on récupère, on « coupe » l'utilisation de certains éléments trop polluants... Économiquement, on nous rappelle l'importance d'acheter québécois ou canadien... Culturellement ? Enseigner surtout Voltaire, ou Racine, ou Molière, ou Villon, ou tous ces auteurs n'appartenant qu'à la tradition littéraire française, c'est laisser mourir nos traditions et c'est investir notre argent uniquement dans la culture française. Ce sont des éditeurs français qui encaissent, qui accumulent les profits leur permettant de prendre quelques risques dans la publication de jeunes auteurs français. Prenez Gallimard par exemple : la collection Folio génère des profits considérables — et peut-être davantage depuis que le Québec est retourné à l'enseignement des « canons » français. Pendant ce temps, l'Hexagone, vlb éditeur, les Quinze ont le souffle court ; Leméac se fait discret et Québec/Amérique, presque

L'enseignement des courants littéraires entraîne-t-il une vaste connaissance culturelle, une connaissance pertinente et suffisante de la culture ? Et qu'est-ce que la culture ? Qu'est-ce qu'un homme de culture ? Quelle est la culture minimale que devrait avoir croisée un Québécois moyen pour se dire *cultivé* ?

ver qu'à un total de trois cours de français alors que le collégial en prévoit quatre. C'est que justement, avec la réforme, le quatrième cours de français échappe totalement à toute donnée culturelle : ce cours de français doit être adapté au programme de l'élève ! Comme ridicule, on n'a encore rien vu... Peu importe le moyen (par moyen, entendons ici matière), on devra amener l'élève à préparer et présenter des exposés... Le contenu de ce cours ? L'expérience de l'élève probablement ? On n'en sait rien encore, mais on devra dispenser ces cours à l'hiver 1996... Et le titre qui a été avancé pour coiffer cette fabuleuse expérience culturelle : **Discours et communication**. N'aurions-nous pas pu faire un deuxième cours sur la littérature québécoise dans une perspective davantage pré-universitaire ou pré-marché du travail ?

muet... Les éditeurs de poésie prient les Gouvernements de ne pas les abandonner ! Et l'on pressent le pire dans les milieux théâtraux ! Et nous, pédagogues et penseurs de l'enseignement, nous soufflons sur nos ruines ! N'est-ce pas pathétique ?

Certains diront qu'une littérature qui a besoin de l'enseignement pour s'assurer une diffusion, une viabilité, est une littérature qui, justement, n'est pas viable. N'est-ce pas plutôt qu'un enseignement qui ne tienne pas réellement compte, en premier lieu, de la littérature qui le situe géographiquement, socialement, culturellement est le symptôme d'une aliénation profonde et le signe que les artistes n'ont pas de place (et encore moins de reconnaissance) dans une telle société ? Reconnaître, valoriser et diffuser sa culture est synonyme de maturité sociale et politique ; le contraire équi-

vaut à accepter d'être constamment dépassé en tout. La société québécoise n'est sans doute pas digne de ses artistes et de ses écrivains, c'est du moins ce que laissent croire le ministère de l'Éducation et nombre d'enseignants qui refusent de faire de la littérature québécoise le cœur, le principal foyer, la principale ressource de l'enseignement du français de niveau collégial. Au Québec, on revient tou-

sons d'édition françaises s'ouvrent toutes grandes pour les y accueillir. Et nous, Québécois, nous pourrions tout simplement continuer de ne pas exister !

Enseigner Arthur Buies, Philippe Aubert de Gaspé, Louis Hémon (qui est si ancré dans la tradition littéraire d'ici), Louis Fréchette, ou un Jacob Isaac Segal (poète québécois de langue yiddish) et tout l'apport des écrivains allophones, cela serait profitable culturellement, économiquement, socialement. Savoir qui l'on est importe ! Le montrer devrait nous tenir à cœur ! Faire

qu'elles révèlent de l'identité du lecteur), tout en reconnaissant quelques grandes caractéristiques des courants de la littérature française.

On a préféré précipiter. On a refusé d'envisager le tout sous l'angle d'une vision sociale profitable à long terme. L'aliénation est totale. Et finalement l'on se demande à quelle réflexion la réforme actuelle fait-elle écho ?

Savoir qui l'on est importe ! Le montrer devrait nous tenir à cœur !

jours à la case de départ parce qu'on n'ose jamais vraiment enclencher quelque chose. Dans les années 30, 40 et 50, les artistes et écrivains devaient souvent s'exiler en France pour que leur art leur apporte une certaine reconnaissance. Avec les pouvoirs de plus en plus réduits de nos maisons d'édition et le marché (si lucratif !) de l'enseignement collégial qui leur est radicalement fermé, les chances d'exposition de nos écrivains s'amenuisent considérablement et il restera donc à ceux-ci à rêver que les portes des mai-

lire quelques œuvres du patrimoine littéraire québécois serait une connaissance jugée essentielle dans à peine dix ans... Et ce seraient des éditeurs québécois qui profiteraient de cette nouvelle tradition et, par la même occasion, les auteurs québécois, le peuple québécois ! Au lieu de cela, nos étudiants pourront se targuer d'être compétents quant à la maîtrise de certains moyens leur permettant de bien comprendre des œuvres qu'ils n'auront pas vraiment lues (au sens de les lire pour le plaisir et pour la découverte de ce

* Poète et professeur de français,
Cégep de Sainte-Foy.

Première secondaire

- Manuels
Projets de communication
Jean-Pierre Charette
Martette Bergeron-Tremblay
- Manuels
Acquisition de connaissances
(syntaxe, orthographe, lexique,
procédés stylistiques, méthode de travail)
Andrée Marquis
Claudette St-Denis
- Guides d'enseignement
- Cassettes audio et vidéo

M

ots de passe

Matériel de base
innovateur
pour l'enseignement
du français

Conçu à partir
des concepts clés
de l'enseignement
stratégique

Directrice de la collection
Marcel Lamare



Deuxième secondaire

- Manuels
Projets de communication
Nicole Desfossés
Christiane Larivière
- Manuels
Acquisition de connaissances
(syntaxe, orthographe, lexique,
procédés stylistiques, méthode de travail)
Andrée Marquis
Claudette St-Denis
- Guides d'enseignement
- Cassettes audio et vidéo

MONDIA ÉDITEURS INC.
1977, boulevard Industriel
Laval (Québec) H7S 1P6
Tél.: (514) 667-9221 • Téléc.: (514) 667-8658



